

Il était gentil, ce bossu, mais il n'était pas très modeste.

« Vous devez vous demander, cher voisin, pourquoi l'intellectuel que je suis a résolu de s'installer ici ?

- Ça oui, dit Ugolin, en secouant la tête, je me le demande !

- Et bien voilà : après avoir beaucoup travaillé - je parle du travail de l'esprit - après avoir longuement médité et PHILOSOPHE, je suis arrivé à la conclusion irréfutable que le seul bonheur possible c'est d'être un homme de la Nature. J'ai besoin d'air, j'ai besoin d'espace pour que ma pensée se cristallise. Je ne m'intéresse plus qu'à ce qui est vrai, sincère, pur, large, en un seul mot, l'AUTHENTIQUE, et je suis venu ici pour cultiver l'AUTHENTIQUE. J'espère que vous me comprenez ?

- Oui, dit Ugolin. Évidemment. » [...]

« Galinette, attention ! Il ne faut pas faire confiance aux bossus. Ils sont toujours plus malins que nous ! [...] Et qu'est-ce qu'il veut planter ?

- Des légumes, de la vigne, du blé, et surtout, il dit qu'il va cultiver des lotantiques ! Des lotantiques partout ! Qu'est-ce que c'est ?

- Ça doit être une plante qui pousse dans les livres... »

(Marcel Pagnol, *Jean de Florette*, Editions de Fallois, Paris, 2004, p. 99 et 103)

« Mais revenons à l'idéal de l'authenticité. Il prend une importance capitale à cause de l'évolution qui se produit après Rousseau et que j'associe à Herder : lui aussi formule une idée qui se trouve dans l'air du temps plutôt qu'il ne la crée. Il affirme que chacun de nous a une façon particulière d'être humain : chaque personne possède sa propre « mesure ». Cette idée s'est gravée profondément dans la conscience moderne. Elle est nouvelle. Avant la fin du XVIII^e siècle, personne ne pensait que les différences entre les êtres humains avaient autant de signification morale. Il existe une certaine façon d'être humain qui est *la mienne*. Je dois vivre ma vie de cette façon et non pas imiter celle des autres. Cela confère une importance toute nouvelle à la sincérité que je dois avoir envers moi-même. Si je ne suis pas sincère, je rate ma vie, je rate ce que représente pour *moi* le fait d'être humain.

Tel est l'idéal moderne si puissant dont nous avons hérité. Il accorde une importance capitale à un type de rapport avec moi-même, avec ma nature intime, que je risque de perdre, en partie à cause des pressions du conformisme, en partie aussi parce qu'en adoptant un point de vue instrumental envers moi-même, j'ai peut-être perdu la capacité d'écouter cette voix intérieure. Ensuite il accroît l'importance de ce rapport avec soi en introduisant le principe de l'originalité : chacune de nos voix personnelles a quelque chose de particulier à dire. Non seulement je ne dois pas modeler ma vie sur les exigences du conformisme extérieur, mais je ne peux même pas trouver de modèle de vie à l'extérieur. Je ne peux le trouver qu'en moi.

Être sincère envers moi-même signifie être fidèle à ma propre originalité, et c'est ce que je suis seul à pouvoir dire et découvrir. En le faisant, je me définis du même coup. Je réalise une potentialité qui est proprement mienne. Tel est le fondement de l'idéal moderne de l'authenticité, ainsi que des objectifs d'épanouissement de soi ou de réalisation de soi dans lesquels on le formule le plus souvent. C'est cet arrière-plan qui confère sa force morale à la culture de l'authenticité, y compris à ses formes les plus dégradées, absurdes ou futiles. C'est ce qui donne son sens à l'idée de « faire ses affaires » ou de « trouver son propre épanouissement ». »

(Charles Taylor, *Le Malaise de la modernité*, Traduit en français par C. Melançon, Les Editions du Cerf, Paris, 1994, p. 36-37)

« Schématiquement, on peut dire que l'authenticité (a) implique (i) une création et une construction aussi bien qu'une découverte, (ii) une originalité, et souvent (iii) une opposition aux règles sociales et même, éventuellement, à ce que nous reconnaissons comme la morale. Mais il est vrai aussi, comme nous l'avons vu, qu'elle (b) requiert (i) une ouverture à des horizons de signification (car sans eux la création perd la perspective qui peut la sauver de l'insignifiance) et (ii) une définition de soi dans le dialogue. Il est normal que se produisent des tensions entre ces exigences, mais il est néfaste d'en privilégier une aux dépens d'une autre [...]. »

(Charles Taylor, *Le Malaise de la modernité*, Traduit en français par C. Melançon, Les Editions du Cerf, Paris, 1994, p. 73-74)

« Ce n'est pas sur un autre fondement existentiel que repose une deuxième possibilité essentielle du parler, le *faire-silence* (*das Schweigen*). Celui qui fait-silence dans l'être-l'un-avec-l'autre peut « donner » plus véritablement à « comprendre », autrement dit mieux configurer la compréhension que celui qui ne se défait jamais de la parole. Une abondance de paroles sur quelque chose ne donne jamais la moindre garantie que la compréhension s'en trouvera accrue. Au contraire : la discussion intarissable recouvre le compris et le porte à la clarté apparente, c'est-à-dire à l'in-compréhensibilité du trivial. En revanche, faire-silence ne veut pas dire être muet. Le muet a au contraire tendance à « parler ». Non seulement un muet n'a pas encore prouvé qu'il peut faire-silence, mais il lui manque même toute possibilité de le prouver. De même, celui qui est naturellement accoutumé à parler peu ne montre pas davantage que le muet qu'il fait-silence et peut faire-silence. Qui ne dit jamais rien n'est pas non plus capable, dans un instant donné, de faire-silence. C'est seulement dans le parler véritable qu'un faire-silence authentique devient possible. Pour pouvoir faire-silence, le *Dasein* doit avoir quelque chose à dire, c'est-à-dire disposer d'une résolution authentique et riche de lui-même. C'est alors que le silence manifeste, et brise le « bavardage ». Le silence en tant que mode du parler articule si originairement la compréhensivité du *Dasein* que c'est de lui que provient le véritable pouvoir-entendre et l'être-l'un-avec-l'autre translucide. »

(Martin Heidegger, *Être et temps*, Traduit en français par E. Martineau, éd. Numérique, p. 141 [165])